

En réponse à...

Cossette, L. (2014). Science et égalité des sexes ne sont pas inconciliables. *Revue de psychoéducation*, 43(1), 155-159.

Égalité et identité ne sont pas synonymes

Nous étions impatients de connaître la réponse de Louise Cossette à notre critique de *Cerveau, hormones et sexe*. Malheureusement, elle n'a fait que répéter ce qu'elle avait déjà dit sans répondre à nos arguments. Cossette continue de nier l'existence de différences fondamentales entre les femmes et les hommes alors que les écrits vont totalement dans le sens contraire. Sa lecture de la littérature semble biaisée par la notion de l'égalité des sexes. Le point central de notre critique était justement de dire qu'il ne fallait pas confondre l'égalité des sexes (valeur que nous partageons aussi) et l'identité : nous pouvons en effet être différents tout en étant égaux. Par exemple, personne ne nie que l'écart entre le plus petit et le plus grand des hommes est plus élevé que celui entre l'ensemble des hommes et des femmes. Ce constat n'invalide toutefois pas le fait que les hommes sont globalement plus grands que les femmes.

Nous ne savons pas pourquoi elle a acheté l'idée que si ces différences fondamentales existaient entre les sexes, elles devraient être prononcées dès la jeune enfance, immuables et déterministes. Si tel était le cas, l'adaptation à notre environnement changeant serait pour le moins difficile. Heureusement que nous ne partons pas de zéro à la naissance : les prédispositions biologiques (variables entre les individus : une condition essentielle au processus de la sélection naturelle) sont des outils qui facilitent de façon générale l'adaptation à un environnement complexe et qui facilitent en particulier l'adaptation des femmes et des hommes, lesquels ont été soumis à des pressions évolutives différentes au cours de notre longue histoire de primate (sélection sexuelle). De plus, ces prédispositions sont loin de constituer un carcan puisque l'apprentissage nous permet de développer des habiletés ouvrant sur des possibles qui vont au-delà des rôles sociaux préétablis par la culture dans laquelle nous vivons.

Louise Cossette donne davantage d'importance à un effet de l'environnement sur notre biologie que l'inverse. Elle semble bien prête à accepter l'idée que les gènes influencent notre cerveau, notre physiologie et nos hormones, mais pas que notre cerveau et nos hormones sexuellement différenciés influencent notre comportement et nos préférences. Elle semble aussi méconnaître les travaux sur les interactions gène-environnement sinon elle ne nous aurait jamais accusé de frayer avec l'idée d'un déterminisme biologique étroit, complètement passé date.

Par ailleurs, qu'a-t-elle à dire de la préférence des jouets dits masculins (camions) et féminins (poupée) par des singes vervets et rhésus en fonction de leur sexe respectif. N'est-ce pas là une préférence d'origine biologique? La réaction

de Cossette au cas de David Reimer est également surprenante. Elle ne semble pas avoir compris que la question soulevée ici n'a rien à voir avec la décision de maintenir ou non un pénis abimé. Il s'agissait plutôt de savoir, puisque le pénis a été amputé, s'il fallait élever l'enfant comme un garçon ou comme une fille. L'histoire de David Reimer n'est pas simplement un « triste résultat d'une série d'erreurs médicales et humaines » comme le prétend Cossette. Cette histoire met clairement en évidence que l'approche psychologique de l'époque soutenait que les différences intersexes ne relevaient que d'un « construit social », une position que Cossette semble encore défendre en niant du même souffle que le cerveau est sexuellement formaté avant la naissance.

Enfin, nous aimerions savoir si elle accepte le fait bien démontré que l'humain et les grands singes ont eu des ancêtres communs, et donc que la comparaison du comportement entre les primates vivants actuellement nous informe de notre propre évolution (Chapais, 2011). Si les femelles chimpanzés et bonobos expriment plus d'empathie que les mâles (De Waal, 2013), tout comme chez les humains, est-ce uniquement dû à l'apprentissage ou est-ce une habileté essentielle aux fonctions maternelles? L'ambivalence de Cossette quant à son acceptation de l'importance des facteurs biologiques s'explique probablement par sa crainte d'un étiquetage qui limiterait l'émancipation des femmes. En fait, le danger de catégoriser les gens est bien réel et il faut rester vigilant aux interprétations abusives. Les stéréotypes peuvent être tout autant nuisibles aux hommes qu'aux femmes. On a par exemple beaucoup entendu au cours des dernières décennies la généralisation disant que les hommes sont fondamentalement violents et même qu'ils sont tous potentiellement des violeurs. En réalité, les hommes utilisent plus souvent l'agression physique que les femmes dans leurs conflits et avec une plus grande variabilité interindividuelle. Cette caractéristique n'est que le reflet de leur plus grande tendance à prendre davantage de risques (Baker & Maner, 2008; Byrnes, Miller, & Schaffer, 1999; Farthing, 2007). Les risques peuvent être autant psychologiques que physiques, et ce, dans toutes les activités de la vie quotidienne comme les situations conflictuelles, la conduite automobile, la consommation d'alcool et de drogues, les décisions financières et les activités de plein air (Pawlowski, Atwal, & Dunbar, 2008). Les pères ont aussi tendance à inviter leurs enfants, surtout les garçons, à prendre davantage de risques au cours de leurs explorations (Paquette & Dumont, 2013). La plus grande prise de risque des hommes a résulté de la sélection sexuelle, cette forme de sélection qui retient les caractères anatomiques et comportementaux procurant un avantage reproductif à un individu par rapport aux autres du même sexe (Darwin, 1871). Par la prise de risque, l'homme peut démontrer à la femme ses capacités en tant que protecteur et pourvoyeur de ressources, mais il peut également montrer aux autres hommes qu'il est un adversaire de taille (Wilke, Hutchinson, Todd, & Kruger, 2006). Les femmes préfèrent un homme qui prend des risques, mais pas au point où ce comportement pourrait lui coûter la vie, parce que, dans un tel cas, elles risqueraient de se retrouver seules à élever leur progéniture, à moins que ce soit un acte héroïque (Farthing, 2007).

Le fait que les femmes et les hommes aient plus de points en commun qu'ils ne présentent de différences ne devrait pas empêcher d'étudier également leurs différences pour ce qu'elles sont.

Références

- Baker, M. D., & Maner, J. K. (2008). Risk-taking as a situationally sensitive male mating strategy. *Evolution and Human Behavior*, 29, 391-395.
- Byrnes, J., Miller, D., & Schaffer, W. (1999). Gender differences in risk-taking: A meta-analysis. *Psychological Bulletin*, 125, 367-383.
- Chapais, B. (2011). The evolutionary history of pair-bonding and parental collaboration. In C. Salmon & T.K. Shackelford (Eds.), *Oxford Handbook of Evolutionary Family Psychology* (pp. 33-50). Oxford, UK: Oxford University Press.
- Darwin, C. (1871). *The descent of man and selection in relation to sex*. London, UK: John Murray.
- De Waal, F. (2013). *Le bonobo, Dieu et nous*. Paris, France : Les liens qui libèrent.
- Farthing, G. W. (2007). Neither daredevils nor wimps: Attitudes toward physical risk takers as mates. *Evolutionary Psychology*, 5(4), 754-777.
- Paquette, D., & Dumont, C. (2013). The father-child activation relationship, sex differences and attachment disorganization in toddlerhood. *Child Development Research*. Repéré à <http://dx.doi.org/10.1155/2013/102860>
- Pawlowski, B., Atwal, R., & Dunbar, R.I.M. (2008). Sex differences in everyday risk-taking behavior in humans. *Evolutionary Psychology*, 6(1), 29-42.
- Wilke, A., Hutchison, J. M. C., Todd, P. M., Kruger, D. J. (2006). Is risk taking used as a cue in mate choice? *Evolutionary Psychology*, 4, 367-393.

Daniel Paquette, Serge Larivée, Jean-Pascal Lemelin et Daniel Baril

Daniel.paquette@umontreal.ca